

RICHARD MAGALDI-TRICHET

CARROUSEL

(nouvelles)

dépôt SADC mars 2013

dépôt légal août 2014

NOUVELLES :

(primées à un concours)*

* Sandrine Kiberlain dans le jardins du Palais Royal	p 3
* La vieille qui lisait Raymond Carver	p 7
- Les dessous de verre de Fornasetti	p 11
- Le garçon d'Ispahan	p 14
- L'amour avec Zizou	p 22
* Les copines du Faubourg Marigny	p 28
* Le train Marklyn	p 32
- Une journée magnifique à Oran	p 37
- Après le cap Horn	p 44
* Marie- Antoinette	p 48
- La jeune fille et la Gospa	p 53
- Station Châtelet	p 57

SANDRINE KIBERLAIN DANS LES JARDINS DU PALAIS ROYAL

La brise se voulait déjà caresse sur les arbres en fleurs des jardins du Palais Royal. Ces petites fleurs roses et blanches qui sous le soleil de mars donnaient envie de croire aux beaux jours. Les beaux jours ! Grégoire retint un soupir exaspéré. Dans n'importe quel livre l'auteur aurait donné le nom des arbres. Lui n'en savait foutrement rien. Les beaux jours et les arbres en fleurs. Et pourquoi pas la Mélodie du Bonheur. Une gamine avec sa trottinette le bouscula. Trop bien habillée pour s'excuser. L'allée sous les arcades était envahie de promeneurs. Grégoire aurait aimé être le seul à avoir le droit d'être là. Pas les autres. Lorsqu'il la vit dans une boutique d'écharpes, discutant avec une femme jeune et élégante, une amie sans doute, il la reconnut tout de suite. Sandrine Kiberlain. Son visage émacié, son regard un peu perdu de tristesse. Et de tendresse. Il le répétait tout le temps à Aline. « Tu ressembles à Sandrine Kiberlain, si si, je t'assure ». Ca la faisait rire énormément. Elle lui disait « Arrête avec ça, tu es ridicule » Mais elle rougissait tout de même un peu.

Maintenant Aline n'était plus là. Il ne lui restait plus que Sandrine Kiberlain. Elle sortit de la boutique, dit au revoir à son amie, et continua sous les arcades. Il décida de la suivre. Il la regardait marcher, tranquillement. Les images se brouillaient dans la tête de Grégoire, son cœur s'accélérait. Il ne savait plus très bien. Il avait envie de la regarder. De la garder. La gamine à la trottinette repassa devant lui. Il allongea son pas, la fit trébucher. Elle se mit à chouiner à terre jusqu'à l'arrivée de sa mère. « Quelle brute ! » il entendit sans se retourner.

Sandrine Kiberlain s'était arrêtée devant la boutique de Marc Jacobs. Il se plaça à côté d'elle. Il pouvait voir le reflet de son visage dans la vitrine. Il avait l'impression qu'Aline le regardait. Il aurait aimé rester comme ça. Tout figer dans un clap final. Sandrine Kiberlain

s'adressa soudainement à lui : « Vous me suivez ? »

Grégoire se sentit piégé. Il joua franc-jeu : « Vous voulez prendre un café ? »

La réponse fut cinglante : « Sûrement pas ». Sandrine Kiberlain se retourna avant d'entrer dans la boutique : « Et si vous continuez j'appelle la police ».

Dans un livre elle aurait dit oui, ok pour un café. L'histoire aurait continué. Mais il n'était pas dans un livre. Son histoire était finie. Une table s'était libérée au soleil. Grégoire décida de prendre son café seul. Comme si. Comme si elle avait été là. Comme il faisait tous les jours.

Le serveur s'approcha et lui remit le menu : « C'est pour déjeuner ? »

« Non juste un café s'il vous plaît » répondit Grégoire, en rajoutant « si possible » avec un humble sourire.

Mais non, cela n'était pas possible. Comme d'hab. « Désolé les tables sont réservées pour les clients qui déjeunent ».

Les mots putain fait chier coincés juste au-dessus de la glotte, il prononça entre ses dents « Bon, ben une salade Caesar alors ». Et il rajouta « Et un café » avec toute la hargne qu'il pouvait.

« C'est pas moi qui fais les règles » grommela le serveur en s'éloignant.

« Welcome to Paris ! Don't you just LOVE their attitude ? » Deux touristes américaines à la table voisine le dévisageaient avec un large sourire sous leurs lunettes de soleil. Il remarqua leur mise en pli impeccable et leurs chaussures de sport. Il ne put retenir un petit sourire qu'elles interprétèrent comme un acquiescement de sympathie.

Le soleil était agréable. Les conversations des tables environnantes lui parvenaient en bruit de fond, parasitées par les « Oh my God ! Really ? » des deux américaines qui s'esclaffaient plus fort que les autres.

Le serveur posa la salade devant Grégoire. Il la repoussa pour bien montrer qu'il était déterminé à ne pas la toucher et qu'il attendait son café. Son portefeuille le gênait dans la poche arrière de son jean. Il le sortit sur la table, s'amusa à l'ouvrir et le refermer. La photo d'Aline était toujours là. Bien sûr. De toute façon, il lui aurait dit quoi, à Sandrine Kiberlain : « Vous ressemblez à Aline » Et alors ? Il sortit la photo pour vérifier les différences. Moins de taches de rousseur, peut-être. Les yeux moins bleus aussi.

« Girlfriend ? » demanda l'américaine trop curieuse.

« Yes, Sandrine Kiberlain, famous french actress » voulut plaisanter Grégoire.

« Oh ! I see, amazing ! » dit-elle en relevant ses lunettes et se tournant vers l'autre.

Il ne continua pas, son café venait enfin d'arriver. Il entendit seulement en murmure « Who the fuck is Sandrine Kiberlain ? » et remarqua le haussement d'épaules de la réponse de

la voisine.

Il avait envie d'être tranquille, il connaissait le moyen de faire partir les deux envahissantes. Il sortit son paquet de cigarettes, en alluma une. La première bouffée lui fit relâcher tous ses muscles de plaisir. Il prit bien soin de souffler toute la fumée dans la bonne direction. Il vit les deux silhouettes se lever aussitôt et quitter leur table. Le plaisir fut encore meilleur.

Le plaisir. Il avait un peu oublié la sensation. A part la clope. Mais ça n'avait rien à voir. Rien à voir avec ce qu'Aline lui avait fait partager. Il lui aurait raconté à Sandrine Kiberlain. Elle aurait sûrement été choquée. Epouvantée. Lui aussi il l'était maintenant. Mais un peu trop tard.

Il saisit la petite cuillère sur la soucoupe, la fit tourner dans ses doigts. Il revoyait maintenant l'autre petite cuillère sur la flamme du briquet. Les légers crépitements, les petites bulles...Tout lui revenait à présent. Le sentiment qu'Aline l'emportait vers un pays dangereux. Interdit. Mais pour elle il était prêt à tout. Il n'y voyait qu'un jeu. Que son amour. Même la seringue ne l'impressionnait pas. « Inconscience et bêtise sont dans un bateau...Laquelle tombera la première ? » lui demandait toujours son père quand il était adolescent.

« What the fuck do I care » il aurait voulu répondre aujourd'hui. Sans se prendre une gifle. La gifle, c'était après. Ou plutôt, tout de suite. Tout de suite après la seringue. Une gifle de vent, en lui. « Aline, je sens le vent, je sens le vent ! ». Il rigolait. En lui, sur lui, sous sa peau. Même les cheveux. Oui, il sentait ses cheveux. Et le verbe. Et le mot. Tout prenait forme et se déversait. Comme une chute d'eau, une cascade au soleil. Au soleil du sourire d'Aline. Et ils parlaient. Sans s'arrêter. Parfois en anglais, comme jamais. Il se souvenait avoir appelé son copain Mark à New York, qui pas dupe, se doutait bien des raisons de ce soudain bilinguisme illuminé. Mais éphémère. C'est bien pour cela que Grégoire avait arrêté au bout de la troisième fois. Car après le vent, il y avait la pluie dans son corps. Une pluie glacée, lourde. Chaque goutte avait sa douleur. Chaque matin restait dans la nuit. Le vent avait emporté l'envie de se lever et le plaisir rendait soudain sa bile amère.

Grégoire avait trouvé cela insupportable. Le mot « unworthy » lui venait spontanément. Il avait regardé dans le dictionnaire pour être sûr : « sans grand intérêt, sans noblesse ». Oui, cela ne valait ni le jeu ni la chandelle.

Lorsqu'il l'avait dit à Aline, elle l'avait regardé sérieusement, profondément. Elle essayait de le comprendre. Mais elle ne pouvait pas. Elle ne pouvait plus. Elle était restée au pays de la pluie. Pour toujours. Elle n'avait pas d'autre choix que de chercher le vent pour avoir à nouveau un peu de soleil.

Encore un peu de soleil avant la nuit complète.

Grégoire continuait de faire tourner la petite cuillère dans sa main en la regardant, perdu dans ses souvenirs. Quelqu'un vint s'asseoir en face de lui. Il leva la tête et sursauta légèrement. Sandrine Kiberlain l'observait.

« Bon, juste un café. D'accord. » lui dit-elle avec son sourire sincère.

Grégoire se sentit désemparé. Il n'avait pas prévu ce retour à la réalité. Il resta interdit. Il hésita. Tout cela n'avait plus de sens.

« Oui, mais...Je ne sais plus quoi vous dire maintenant... »

Sandrine Kiberlain se releva, agacée, et repartit dignement dans les jardins du Palais Royal. Grégoire, ennuyé, ne put rien dire d'autre. Il eut simplement le temps de s'entendre gratifier d'un « P'tit con, va ».

La vieille qui lisait Raymond Carver

« P'tit con, va ! » lui balance l'automobiliste par la fenêtre de sa voiture. Martin reste sans bouger au milieu du passage clouté. C'est lui qui a le droit de traverser. Et c'est lui qui se fait insulter. Impassible, habitué, il continue, son sac de linge mouillé à la main. A l'intérieur, la laverie automatique a toujours cette odeur de serpillière tiède et humide. Quelques cheveux traînent sur le carrelage pas très net. Mais c'est une habitude qu'il a gardée depuis ses années aux Etats-Unis. Sécher son linge dans une laverie. A La Nouvelle Orléans, il y avait un bar à côté. Il pouvait aller boire un verre en attendant. C'était festif et joyeux. A Paris, pour passer le temps, il n'y a que quelques vieux magazines dont la couverture a été arrachée. Pas vraiment euphorique.

Deux adolescentes viennent s'asseoir dans un coin. Le nez emmitoufflé dans leur écharpe et les yeux planqués derrière leurs mèches, elles pouffent en tapant frénétiquement sur leur téléphone portable. A chaque message reçu, l'une répond à l'autre. Elles n'échangent pas un mot, elles rigolent par textos dans un dialogue de signaux sonores. Martin essaie de se concentrer sur son reste de magazine. Il tourne les pages en survolant les titres. Une vieille dame dans un manteau déformé entre avec un gros sac de toile de l'armée. Ses cheveux gris lui cachent le visage, un long tee-shirt pend sur son jean, elle porte des baskets usées. Elle se dirige vers une machine libre, et la remplit de son linge. Martin ne peut s'empêcher de regarder. Elle n'y met que des culottes. Tout son sac est plein de culottes. De toutes sortes, de toutes couleurs, certaines même sont sûrement des slips d'hommes. Puis elle enlève une basket, et l'ajoute à sa lessive. Elle remplit le bac de poudre, se tourne vers le tableau de commande, y glisse sa monnaie, et lance sa machine. Elle revient vers sa chaise en clopinant sur son pied nu. Martin consulte sa montre. Encore dix minutes à tenir. Les bips des deux ados continuent de sonner dans le ronron des tambours qui tournent.

La vieille se penche sur son sac. Elle en sort un petit flacon de verre marron, et un livre de poche aux pages presque défaites. Elle le tend à Martin. « Voilà comment on raconte des histoires, des vraies ! » dit-elle en levant son index.

Martin la regarde sans répondre. « Raymond Carver, vous connaissez ? » Ses yeux sont

du même gris que ses cheveux, mais d'une profonde douceur. Sincère. Son visage dur rayonne soudain. « Pas la peine de lire ces magazines. De belles merdes si vous m'excusez ».

Martin sourit malgré lui. Il ne pensait pas recevoir un cours de littérature ce matin. « Non je n'ai pas lu » reconnaît-il.

« Bien sûr, continue la vieille, tant qu'on n'a pas besoin de tant de culottes, on ne connaît pas. »

Les bips des ados s'accélérent, leurs gloussements et leurs regards aussi. Elles se lèvent et sortent en s'esclaffant.

« Je ne lave toujours qu'une basket à la fois. Comme ça, si j'ai besoin de partir en courant, je ne suis pas complètement pieds nus. Là, les petites grues, elles ne sont pas méchantes. Mais des fois, le soir, ça se gâte. Faut savoir battre rapidement en retraite ».

La vieille regarde son linge tourner dans une épaisse mousse de bulles. « A un moment j'ai pensé ne plus en porter du tout. Mais bon... » Elle s'arrête. Plus que huit minutes pense Martin.

« C'est pas très cohérent tout ça hein ? Les culottes et Raymond Carver ».

« C'est vrai » admet Martin en regrettant un peu d'alimenter la conversation.

La vieille fait tourner son petit flacon de verre marron dans la main. Elle le contemple. Puis elle continue.

« J'étais prof d'anglais. Ca peut expliquer Carver. Les culottes, c'est un peu plus long. »

Elle porte le flacon à ses narines, renifle le bouchon noir sans l'ouvrir.

« Ca commence par des diarrhées. Des médecins. L'hôpital. On ne sait pas pourquoi. On ne peut pas vous garder à l'hôpital pour des diarrhées. Et puis après, les saignements. Dans la nuit, les urgences, la panique. La solitude. On ne sait toujours pas pourquoi. Alors on vous fait passer dans les machines. Les examens. Et hop ! Sept centimètres la tumeur ! Sans compter les ganglions ! Le médecin vous balance ça, chimio, rayons, bienvenue à Beyrouth, au revoir madame ».

Martin sourit malgré lui. Il ne sait pas pourquoi.

« Ben oui, elle continue, des rayons sur l'anus, c'est Beyrouth, c'est sûr ! Après, il n'y a plus rien qui marche, il n'y a plus rien qui tient. Alors faut changer souvent de culotte. Parce que vous êtes dans la rue entrain de marcher, ou chez la charcutière -Une tranche de jambon s'il vous plaît- ça commence à vous chatouiller un peu dans le ventre et paf, ça part directement dans la culotte – et oui des carottes râpées aussi, merci- et bon je vais me dépêcher de rentrer chez moi parce qu'autrement ça va commencer à sentir. »

Martin ne veut pas laisser deviner son malaise, il essaie de rester naturel. « On ne peut

pas vous soigner ? »

La vieille le regarde l'air narquois, comme contente d'elle.

« Oh ben j'en ai vu des toubibs. J'ai été plus souvent à quatre pattes les fesses en l'air devant des types que je connaissais pas que devant mon pauvre mari. Sans compter les stagiaires. Qui discutent pendant qu'ils vous examinent le trou de balle. Et vous essayez de penser à autre chose. A ce que vous allez manger au dîner. A passer au Monoprix. Et je ne parle même pas de la douleur. A partir d'un certain point on n'en parle plus. »

Elle continue en s'adressant au petit flacon qu'elle tient dans sa main. « Ce n'est pas très glamour, hein, comme conversation. Mais chacun a sa petite histoire. Sa petite horreur. Moi ça ne me fait plus rien. Sauf que du coup, j'ai perdu mon boulot. Enfin, à la retraite, d'office. Ca ne fait pas lourd à la fin du mois... Alors oui, on a quand même essayé. La rééducation. Tout un poème. Sur le dos jambes pliées, une sonde électronique dans le derrière, contracter pour faire des dessins sur un écran d'ordinateur pendant une demi-heure. Et à la fin, en apothéose, l'Alléluia de Haendel qui se déclenche. Tout cela doit rester culturel. »

Le bruit des machines paraît plus fort à Martin. Il ne sait quoi ajouter.

La vieille prend son petit flacon, le débouche et le respire fortement avant de le reboucher. Elle reste un long moment le regard dans le vide. Elle est ailleurs. Ses doigts s'accrochent au flacon. Elle a de belles mains, lisses. Comme des caresses. Elle relève la tête. « C'est du poppers, vous connaissez ? »

Martin ne répond pas. Il reste interdit.

« Mon fils planquait ses flacons dans mon congélateur. Pour conserver l'arôme il me disait. Il est mort maintenant. Du sida. Alors j'ai gardé les flacons. Et l'habitude. Je pense à lui comme ça. »

Elle se relève et reprend son livre à la main. Le regarde avec tendresse.

« Nos histoires sont toujours les mêmes. Chaque jour est un petit saignement. On connaît forcément la fin. Aucun intérêt. Avec Carver, on quitte enfin l'inéluctable. Ce bouquin c'est mon clamp. » Elle s'arrête un instant, semble soudain absente, puis lentement, les mots magiques qui pétillent de sa bouche illuminent son regard de leur feu d'artifice :

« And did you get what

you wanted from this life, even so?

I did.

And what did you want?

To call myself beloved, to feel myself

*beloved on the earth. »**

Elle ramasse son sac. Sans attendre ni rien ajouter, elle sort et repart en claudiquant sur son pied nu. Le bleu presque marine du ciel annonce la nuit au loin.

*« As-tu quand même eu ce que tu attendais de cette vie ?

Oui je l'ai eu.

Et qu'en attendais tu ?

Pouvoir me dire aimé, avoir été aimé sur cette terre. »

(Epitaphe de la tombe de Raymond Carver)

LES DESSOUS DE VERRE DE FORNASETTI

Le bleu presque marine du ciel annonce la nuit au loin. Mme Rancé appuie sur l'interrupteur du volet électrique. Le bruit de la mécanique la rassure à la tombée du soir. L'impression de s'enfermer dans la bulle de son appartement au deuxième étage calme les frayeurs qui s'éveillent en elle au crépuscule. Mme Rancé ne supporte pas l'idée qu'on puisse la voir à travers ses voilages de tergal un peu jauni. Pourtant elle n'a aucun voisin en face, mais c'est comme ça, l'idée est plus forte que la réalité. Elle a besoin de ce camouflage contre l'extérieur. D'autant plus que ce soir elle a de la visite. Elle ne sait pas ce qu'il lui a pris. Elle a croisé le jeune homme du couple qui vit à côté sur le palier, et elle les a invités à prendre l'apéritif. Comme ça, sans réfléchir...

Juliette ne comprend pas comment Simon a pu accepter. Prendre l'apéritif chez Mme Rancé, qui leur dit à peine bonjour depuis deux ans qu'ils habitent là. Un soir de semaine en plus, avec tout le retard qu'elle a au travail. Tant pis, ce sera pizza Picard pour le dîner, il a horreur du surgelé, ça lui apprendra. Le manque de courage de son homme l'agace très fortement parfois. Elle ne comprend pas pourquoi c'est si difficile pour lui de dire non. Elle s'est un peu résignée, ses copines racontent la même chose. Le mâle refuse l'affrontement, il préfère la fuite. Il faut bien s'en accommoder. Elle s'engouffre dans l'ascenseur. Ses jambes sont trop lourdes pour l'escalier ce soir.

Mme Rancé ouvre les sachets de biscuits salés. Elle ne savait pas quoi acheter, elle ne savait plus. Voilà trois ans qu'elle n'a reçu personne pour l'apéritif. Qu'elle n'a reçu personne tout court, à part les rapides visites de sa sœur et son neveu. Elle installe les coupelles en plastique remplies de crackers et bretzels sur la table basse. Elle ouvre lentement la petite boîte de carton qu'elle avait rangée dans l'enfilade en merisier. Elle avait attendu ce moment. Elle en sort les dessous de verre un par un, les observe avec tendresse. Elle ne peut empêcher un léger mouvement des lèvres. Des paroles qui ne sortent pas. Qui ne sortent plus. Mais qu'elle s'entend dire tous les jours

depuis...La sonnette la fait sursauter. Qui est-ce à cette heure ? Bien sûr, elle avait déjà oublié ! Elle a de la visite !

Simon vient de sonner à la porte de la voisine. Pas plus de trois quarts d'heure lui rappelle Juliette à l'oreille au moment où Mme Rancé les fait entrer. Il tend la bouteille de vin rouge avec un grand sourire. Il sent Juliette le pousser à l'intérieur de l'appartement. Il la laisse dire les mots de remerciements. Le salon est dans une semi-obscurité. Mais il sent le pot-pourri. Pas désagréable en fait. Juliette lui donne un coup de coude en s'asseyant à côté de lui sur le canapé en tissus fleuri. Il reconnaît le code. Il doit participer un peu plus à la conversation.

Mme Rancé va chercher la bouteille de Pineau qu'elle a mis au réfrigérateur. Le vin rouge en apéritif, elle n'aime pas trop. Le vin c'est mieux pour les repas. Elle se sent légère. Ils ont l'air gentil ces jeunes en fait. Elle aurait pu les inviter avant.

Juliette est intriguée par les dessous de verre sur la table basse. Ce sont des photos imprimées sur un carton rigide. On y voit une jeune fille qui sourit sur l'un. Un bébé sur l'autre. Un couple et une petite fille. Elle reconnaît Mme Rancé dans la femme du couple. Ce sont les mêmes visages que dans les cadres sur la télévision. Elle regarde Simon et devine son étonnement à sa grimace. Il a vu lui aussi.

Mme Rancé revient avec sa bouteille de Pineau. Ah vous avez remarqué mes dessous de verre leur dit-elle en souriant. On sent la fierté dans sa voix. J'ai eu l'idée chez mon neveu. Il est étudiant. Dans la mode, la décoration je ne sais plus très bien. Il m'a montré ces objets en verre avec un visage dessous. C'est un italien qui fait ça. Fornasetti. Pour une fois que je retiens les noms. Alors ça m'a donné une idée. C'est mon mari. Et ma fille. Enfin c'étaient. Il est parti il y a huit ans. Elle cinq ans après. Le même hôpital. La même saloperie. Elle s'arrête de parler. Ses lèvres continuent de bouger.

Juliette regarde Mme Rancé remplir les verres. Elle ne peut quitter de vue les dessous de verre. Elle se sent paralysée par la solitude qu'ils lui renvoient. Immobile telle une biche surprise dans la nuit par le faisceau des phares d'une voiture, elle reste apeurée devant ce gouffre de détresse. Elle ne veut plus parler. Elle redonne un coup de coude à Simon. Pour qu'il raconte quelque chose. N'importe quoi. De toute façon elle n'écoute pas. Elle observe. Elle joue machinalement avec le petit bracelet en or que Simon lui a offert pour leur premier anniversaire de rencontre. C'était la première fois qu'elle restait une année entière avec le même garçon. Ils en sont à presque trois ans maintenant. Déjà une éternité pour elle. Elle a tout juste trente ans et ne compte plus. Ni

les hommes ni les boulots. Elle se demande si c'est lié, mais se défend bien de chercher la réponse. Elle caresse du bout de son index la petite lettre S qu'elle s'est faite tatouer sur le dessus du poignet. C'était pendant un week-end à Amsterdam. Pour prouver à Simon qu'elle voulait le garder. Pour se le prouver aussi. Sûrement. Il était le premier à lui avoir chanté « Let's stay together » dans un karaoké minable. Mais étonnamment drôle. Toute la salle avait repris avec lui. Elle avait eu un frisson. Tellement agréable.

La prochaine fois nous invitons Mme Rancé lui dit Simon en se levant. Il la regarde droit dans les yeux. Elle devine qu'il n'est pas très content. Qu'il s'est senti un peu abandonné. Bien sûr continue-t-elle en se levant à son tour et en lui prenant la main. Avec plaisir. Trop contente de laisser Mme Rancé à sa bulle de photos souvenirs, comme la veuve d'une pièce de Cocteau emmurée vivante avec les effets de son époux défunt. Juliette suffoque soudain. Elle se sent moite. Elle entraîne Simon d'une façon qui frise l'impolitesse. A peine un mot d'au revoir. De l'air. De la vie. Maintenant. Passer cette porte pour étouffer cette panique.

J'ai eu un grand moment de solitude lui dit Simon en rentrant. Pourquoi fais-tu cela ?

Je ne sais pas répond Juliette. Elle a retrouvé le calme de chez eux. Elle peut se détendre. Se raconter. Je regarde les autres. J'oublie que je suis là. C'est comme ça. Une fois quand j'étais petite mon père m'avait emmené à une fête foraine. Je n'aimais pas les lumières ni les musiques. Il m'a fait monter sur ce drôle de manège. Un tourniquet tout en bois, un peu en pente. Tous les enfants étaient assis, le tourniquet a commencé à tourner, de plus en plus vite. Je ne savais pas quoi faire, je regardais. Les enfants glissaient un à un et tombaient. Moi je ne comprenais pas. Et je suis restée la dernière. J'ai gagné sans le vouloir. Une barbe à papa.

Je ne suis pas sûr de saisir tout à fait le rapport, mais je veux bien être ta barbe à papa continue Simon.

Juliette lui effleure le visage. Quelle bonne idée pense-t-elle. Elle se souvient des fils sucrés s'enroulant sur sa langue. Elle attire Grégoire à elle et l'embrasse. Elle désire se sentir fondre aussi. Tout doucement. Dans sa bouche, sous ses mains. D'accord lui chuchote Simon à l'oreille, à condition que je ne finisse pas en dessous de verre. Jamais. Elle a envie de lui. Tout de suite. Sur le canapé. Vite.

Elle le sent en elle. Il la regarde. Il aime voir son plaisir. Elle caresse ses fesses. Elle adore son petit cul de mec. Son petit melon. Elle l'enveloppe de ses paumes. Le palpe. Le presse. Le soupèse. Fait courir ses ongles dans le duvet légèrement hérissé. Comme au rayon fruits et légumes, elle devine sa maturité du bout des doigts. Elle sait que c'est

maintenant. L'estocade qu'il avait toujours refusée. Doucement elle glisse son index. Dans l'humidité de son petit trou. Elle voit les yeux de Simon s'agrandir et ne pas comprendre. Il n'avait jamais voulu, c'était un truc de pédé. Elle savoure son étonnement. Quelque chose en lui. L'homme. Mais les derniers coups qu'il lui donne sont différents. Son regard redevient petit garçon. C'est un plaisir qu'il n'avait jamais connu. Jamais imaginé. Elle a gagné encore une fois.

Le garçon d'Ispahan

Elle a gagné encore une fois. Julien est parti en claquant la porte. A quoi bon discuter. A quoi bon expliquer. Il sait que sa mère, avec une malice parfois perverse, a un don particulier pour le mettre hors de lui. Rien n'y fera. C'est son histoire, écrite de colère et d'amour fou, une partition où les notes échappent à toute règle rythmique. Julien dévale les escaliers en pensant à son frère Simon. Il envie la distance tranquille qu'il a su établir avec l'autorité maternelle, sans éclats de voix, tout en douceur. Peut-être parce qu'il est l'aîné, parce qu'il a une copine. Peut-être...et qu'importe. En ouvrant la porte de l'immeuble, Julien est heureux de retrouver l'air frais de ce soir de septembre. Le boulevard Bonne Nouvelle est un autre monde dans lequel il aime se perdre et s'oublier. Depuis tout petit Paris le fascine et l'apaise. Sa première lecture était le plan du métro. Reconnaître le nom des stations, apprendre par cœur leur succession, ligne par ligne dans le petit livre à la couverture rouge. C'était son missel du soir. Ses prières se perdaient dans les dédales de couloirs imaginés.

Il sent son portable vibrer dans la poche de son blouson. Il décide de ne pas répondre. Il devait retrouver quelques amis de fac pour prendre un verre. Ils attendront.

Deux putes chinoises se tiennent en retrait contre un mur près de la sortie du métro. Elles se ressemblent, mais avec une grande différence d'âge. Julien se demande si c'est la mère et la fille. Elles ont le même sac à main de contrefaçon, et la même demande dans le regard. Il baisse les yeux.

La rue du Faubourg St Denis est grouillante comme à son habitude, l'odeur des kebabs toujours aussi grasse. Il avance dans cette foule où il se sent ignoré et tranquille. Quand il sera vieux, à la retraite et pauvre, il habitera un studio au premier étage sur cette rue pour passer ses journées à la fenêtre. Pas besoin d'aller au cinéma. Toutes les histoires sont là. Les terrasses des bars de la Cour des Petites Ecuries sont pleines de jeunes comme lui, qui boivent et qui fument. L'envie d'une bière le chatouille, mais tout seul il n'aime pas trop. Il continue. Au bout de l'impasse dans un bar aux néons blafards, des immigrés jouent aux dominos. La fête s'est soudain évanouie. Les ombres des immeubles dressent contre les murs leur voûte de cathédrale. Un garçon debout dans l'embrasure d'une porte le regarde en tirant sur sa cigarette et récite en souriant : « L'homme y passe à travers des forêts de symboles qui l'observent avec des regards familiers. » Julien s'arrête, intrigué par ces mots vaguement évocateurs et la pointe d'accent qui les fait chanter comme une musique orientale.

Alors, continue le garçon au sourire vainqueur, tu es étranger à tes poètes ?

Julien s'avance. Le garçon doit être à peine plus jeune que lui, le regard de la même couleur ébène que ses cheveux. On est toujours l'étranger de quelqu'un lui répond Julien. C'est un gros problème dans ce pays. Dans mon pays aussi poursuit le garçon. Il s'avance et tend la main : Je m'appelle Jaweed. Mon pays c'est l'Iran. Enfin c'était.

Moi c'est Julien. Je parle français mais j'aimerais que mon pays soit le monde. Le monde entier.

Tu es un idéaliste. Tu as de la chance. Là où tu habites, tu peux te le permettre.

Julien aime bien son ton légèrement provocateur. Il sait pertinemment qu'il n'y a aucune